



Débat du 6 décembre 2010 au Théâtre du Rond-Point

A QUOI PENSENT LES POLITIQUES ?
De l'influence de la pensée sur le politique

par Philippe Lemoine

La politique peut-elle se passer de la pensée ? Le climat actuel de scepticisme par rapport à l'action politique tient-il en partie à une insuffisance du travail intellectuel sur lequel se fonde la réflexion politique ? Que faudrait-il faire pour favoriser un échange plus vif et plus fécond entre les politiques et les penseurs ?

Telles sont les questions qui seront débattues durant la soirée Modernité On/Off du 6 décembre. Elles sont fondées sur une double conviction. D'abord, l'idée qu'un sentiment de désarroi collectif s'est créé en raison d'un vide d'offre politique, après l'épuisement de la vague libérale qui a dominé les croyances, des années 80 jusqu'à la crise des subprimes, et qui était fondée sur le travail préalable de penseurs comme Friedrich von Hayek ou Milton Friedman qui avaient su ressourcer les concepts de l'économie de marché au regard des avancées de la cybernétique et de la théorie des systèmes. Ensuite et surtout, la nécessité de comprendre pourquoi un travail de ressourcement du même type n'a pas eu lieu à gauche qui aurait permis de prendre le relais dans la bataille des idées et de raviver le sens des combats et des engagements.

Il paraît d'autant plus important d'avancer sur cette seconde question que deux débats Modernité On/Off antérieurs en ont abordé certains aspects sans apporter de réponse suffisante. Le débat de juin 2008 sur « la pensée 68 » s'était interrogé sur la manière dont s'était refermée la boîte, dans les années 80, de l'effervescence intellectuelle qui avait nourri les années 70. Y avait-il trop de prises de tête, trop de questionnements, trop d'espérance par rapport à ce que le système politique se sentait en état de traiter ? Le débat d'octobre 2005 sur « le retour du politique ? » avait quant à lui montré la difficulté de dialogue entre les politiques et la société civile, les élus témoignant d'un sentiment d'ingratitude et d'incompréhension de la part des responsables d'entreprises, d'ONG ou de syndicats qui se positionnaient trop à leurs yeux comme des donneurs de leçons. N'était-ce pas en fait l'expression et l'approfondissement d'un même décalage entre

l'évolution de la société et les structures de pensée et d'action du politique ?

Tout indique que les difficultés ont jusqu'ici été sous-estimées. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date en effet le sentiment qu'il y a urgence à renouveler la pensée politique. Il y a 30 ans, on en appelait au débat et une revue intellectuelle se donnait même le nom « Le Débat » : mais avons-nous connu de vrais débats et s'est-on éloigné de ce que l'on nommait la pensée unique ? Il y a 20 ans, on s'interrogeait sur le devenir du monde après l'effondrement de l'URSS et l'on a usé et abusé du terme « nouveau » : nouvelles technologies, new Labour, nouveau socialisme, nouvelle avant-garde, mais a-t-on vraiment le sentiment d'avoir construit un monde nouveau ? Il y a 10 ans, on découvrait en France les *think tanks* et ceux-ci se sont multipliés. La politique dispose, à coup sûr, avec ces *tanks*, de nouvelles armes ; mais celles-ci ont-elles réellement un rapport avec le *think*, avec la pensée ?

En fait, trois difficultés s'ajoutent les unes aux autres pour entraver l'envie des penseurs de s'adresser aux politiques et l'attrait des politiques pour fréquenter les penseurs. La première est la perte d'identité du monde de la pensée dans une société de connaissance : chacun a l'impression d'être un peu un penseur et nul ne distingue suffisamment la pensée des autres activités intellectuelles ou d'expertise. La seconde difficulté est la remise en cause du rôle et de la raison d'être du politique à l'âge de la mondialisation : malgré des sursauts d'appel à l'Etat dans des moments de crise, l'initiative semble appartenir aux marchés tandis que l'unité des communautés nationales semble remise en cause par l'hétérogénéité des conditions et des cultures. La troisième difficulté est la crise du futur, avec la disparition des certitudes que l'on pouvait avoir sur les projets d'avenir : même si personne ne croit vraiment que nous soyons entrés dans la fin de l'histoire, chacun cultive sa réactivité et son hyper-adaptation au présent, laissant l'avenir déchiré entre un progrès en miette et des apocalypses programmées. Finalement, comment pourrait-il y avoir échange entre la politique et la pensée ? On ne sait plus ni quel est l'un, ni quel est l'autre, ni quel pourrait être leur enjeu commun.

A la manière de Kant, ceci conduit à structurer l'investigation du 6 décembre autour de trois questions : Que puis-je connaître ? Que dois-je faire ? Que puis-je espérer ?